

MISSION SCIENTIFIQUE DE CH. ALLUAUD EN AFRIQUE ORIENTALE

(Juin 1903 — Mai 1904)

POISSONS

I. Hydrographie et procédés de pêche

— PAR

CH. ALLUAUD

La région que j'ai visitée de juin 1903 à mai 1904 se divise en trois bassins distincts :



Fig. 1. — Femme Kavirondo se rendant à la pêche avec sa nasse.

Victoria-Nyanza comprenant la baie de Kavirondo et l'île de

I. — Bassin du fleuve Athi, qui prend le nom de Sabaki dans son cours inférieur, et se jette dans l'Océan Indien près de Malindi. En remontant le cours de l'Athi, dont la source est en plein pays Masaï dans la plaine de Kapiti, j'ai pêché dans les rivières de Voi, de Kibwézi (affluents de rive droite), de Nairobi (affluent de rive gauche), et enfin dans l'Athi lui même près de son confluent avec cette dernière rivière (1).

II. — Bassin du Rufu dont la plupart des affluents descendent des Massifs du Méru et du Kilimandjaro.

III. — Bassin du Nil. Je n'ai visité de ce bassin que la partie N.-E. du

(1) La rivière de Nairobi était encore indiquée sur les cartes anglaises révisées en 1902 comme tributaire du bassin du Tana. C'est une erreur; elle se jette dans l'Athi à deux jours de marche à l'est de Nairobi.

Lusinga. L'eau du Victoria-Nyanza est absolument douce, sans trace de minéralisation et d'une limpidité admirable sauf dans la baie de Kavirondo où elle est toujours trouble. Une particularité est à signaler relativement aux petits cours d'eau qui descendent des contreforts de l'escarpement du Nandi : aucun de ces torrents ne se jette dans le lac à ciel découvert ; après un cours plus ou moins torrentueux ils disparaissent tous en arrivant à la plaine unie qui s'étend au pied de l'escarpement. Cette plaine d'ailleurs a été, sans aucun doute possible, recouverte par les eaux du grand lac à une époque géologique relativement récente.

En dehors de ces trois bassins j'ai encore pêché dans la rivière salée et à cours intermittent de Maji-Chumvi dans le pays des Wa-Nyika, dans les mares temporaires de Samburu (également chez les Wa-Nyika) et enfin dans le lac de Naivasha.

Ce dernier mérite une mention spéciale ; il fait partie de cette longue suite de lacs isolés (sans communications, ni déversoirs) et tous plus ou moins saumâtres, qui s'étend au fond de la grande dépression connue sous le nom de « Rift Valley ». Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur cet intéressant problème du « Rift Valley », je signalerai seulement (et cela dans le but de suggérer des explications pour la distribution géographique de certaines espèces de Poissons) que les géologues veulent que cette immense dépression parte de la vallée du Jourdain et comprenne la mer Morte et le golfe d'Akaba ; puis, dans la région qui nous occupe, les lacs Rodolphe, Sugota, Baringo, Naivasha (groupe) et Manyara (1).

J'entends par groupe de Naivasha les trois petits lacs de Nakuro, d'Elmenteita et de Naivasha. Ce sont les seuls dont j'aie ici à parler. On prétendait qu'aucun Poisson ne vivait dans ces trois lacs ; cela est faux tout au moins pour celui de Naivasha, où vit une petite espèce du genre *Haplochilus* (2). L'eau de ce dernier est d'ailleurs potable quoique légèrement saumâtre, tandis que celle des lacs de Nakuro et d'Elmenteita est d'une teneur beaucoup plus considérable en sels.

J'arrête ici ce rapide aperçu de l'hydrographie de la région visitée pour dire quelques mots sur les procédés de pêche.

1) Sur cette importante question, voir le magnifique ouvrage du Dr J. W. Gregory, *The Great Rift Valley*, Londres, 1896.

(2) M. DUGGET, qui accompagnait sir Harry Johnston, avait déjà capturé un petit Poisson dans le lac de Naivasha, mais on ignorait à quel genre il appartenait. Mon exemplaire, trop jeune malheureusement pour permettre une détermination spécifique, est bien un *Haplochilus*.

Dans le bassin de l'Atthi, les indigènes ne sont pas pêcheurs et j'ai dû faire moi même toutes mes pêches au moyen des lignes et des nasses dont j'étais toujours muni.

Il n'en est pas de même dans le bassin du Rufu où les Wa Chagga notamment ont détruit tout le Poisson de leurs torrents des pentes S.-O. du Kilimandjaro en les empoisonnant avec une sorte de fève, analogue au produit connu de nos contrebandiers français sous le nom de « Coque du Levant ». L'usage de cette fève est désormais

formellement interdit par les autorités allemandes, mais le mal est fait pour longtemps. Il faut maintenant descendre à une journée de marche au-dessous de la limite inférieure de la zone des cultures pour prendre des Poissons. Le Lumi, qui passe à Tavéta, est très poissonneux un peu en aval de ce point près de son embouchure dans le lac Djipé ; j'ai vu des quantités de Poissons fendus et fumés vendus au marché de Tavéta. Mon itinéraire ne m'a pas permis d'aller pêcher à cet endroit.

Enfin les Kavirondos du sud ou Ja-luo, riverains du N-E du Victoria Nyanza sont de grands pêcheurs et je vais consacrer quelques lignes à la description de leurs engins et procédés.



FIG. 2. — Femme Kavirondo se rendant à la pêche avec sa nasse sur la tête.

Ils pêchent de trois façons :  
1° Pêche à la ligne ;

2° Pêche aux nasses ;

3° Grande pêche à la seine et aux nasses.

Rien de particulier à dire sur la pêche à la ligne uniquement pratiquée par les enfants qui appâtent leurs hameçons avec des petits Lombrics très abondants sur les rives de la baie de Kavirondo.

La pêche aux nasses est pratiquée par les femmes que l'on voit partir le matin par bandes de dix à vingt, coiffées de leurs énormes paniers qui constituent d'ailleurs leur seul vêtement. Elles descendent de leurs villages situés à une certaine distance des rives

malsaines du lac et par les étroits sentiers gagnent, en file indienne, une petite anse marécageuse propice à ce genre de pêche. Après avoir dépassé la ceinture des grands Papyrus d'où les Hippopotames se sauvent et replongent en poussant des grognements stridents, elles se disposent à placer leurs engins. D'abord chaque femme s'empare d'un bâton et se pose en équilibre sur la tête un pot de terre dont nous verrons plus loin l'usage. Les femmes mariées, dont la caractéristique est une sorte de queue suspendue derrière le dos, enlèvent cet ornement et se le suspendent derrière la tête pour ne pas le mouiller. Les jeunes filles étant complètement nues ou seulement ornées de quelques perles en verroterie se mettent à l'eau sans autres préparatifs.



FIG. 3. — Les femmes font sortir les Poissons des racines de Némphars où ils sont cachés. Celle de droite est une femme mariée qui a mis sur sa tête la queue qu'elle porte habituellement par derrière.

Les nasses en vannerie, munies intérieurement d'une « empêche », sont alors lestées et disposées les unes contre les autres en demi-cercle, les deux extrémités de l'arc de cercle aboutissant à la rive — ou bien en ligne droite s'il s'agit de fermer l'ouverture d'une petite anse — et cela bien entendu à une assez faible distance du rivage.

Une fois les nasses en place, commence la battue dans l'espace compris entre le rivage et la clôture constituée par les engins.

Les bâtons et les jambes entrent en jeu; c'est une danse folle avec faux pas et plongeurs involontaires occasionnés par les racines de Nénuphars, le tout accompagné de petits cris et de rires joyeux. Après un quart d'heure ou une demi-heure de cette manœuvre, selon l'étendue de l'espace à pêcher et le nombre des pêcheuses, ces dernières jugent que tous les Protoptères enfouis dans la vase et les Acanthoptérygiens dissimulés entre les racines des plantes aquatiques ont dû fuir effrayés vers le large où ils ont trouvé l'hospitalité des nasses.

Les engins sont alors relevés et, maintenus l'ouverture hors de

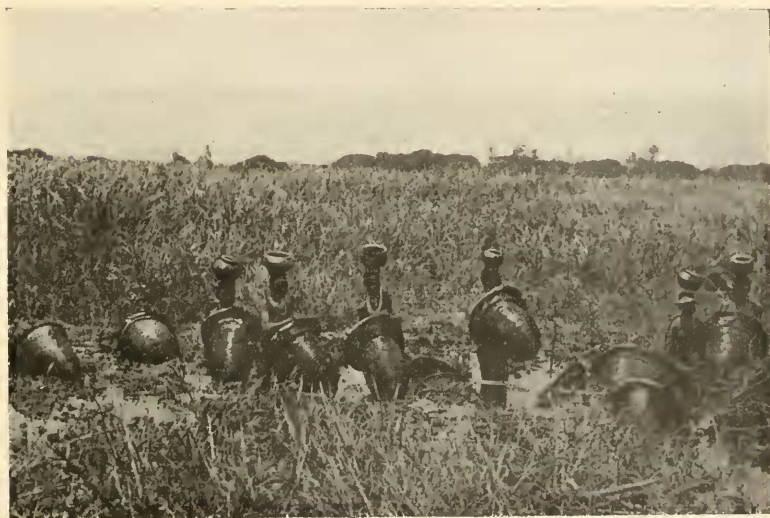


FIG. 4. — Les femmes relèvent leurs nasses et prennent les Poissons pour les mettre dans le pot qu'elles ont sur la tête.

l'eau par le bras gauche, le bras droit plonge jusqu'au fond, saisit un Poisson et par un mouvement gracieux va le déposer dans la cruche posée sur la tête.

Puis la même pêche recommence un peu plus loin jusqu'à ce que les cruches soient pleines.

Mais ce procédé ne procure que les petites espèces de Poissons et doit être complété par le suivant.

Pendant les six semaines que j'ai passées au bord du lac Victoria j'assistais presque chaque matin, toujours avec un plaisir nouveau, à ces scènes aquatiques auxquelles le charme simple et naturel



des belles filles du Kavirondo donnait un attrait tout particulier.

L'inconvénient de ces parties de pêche est qu'il faut passer plusieurs heures les jambes dans l'eau et la tête au soleil, tandis que la figure et les mains sont la proie des Moustiques. C'est donc le fort accès de fièvre paludéenne en perspective... je n'y ai pas échappé.

La grande pêche à la seine est pratiquée par les hommes. En parcourant les rives de la baie de Kavirondo on rencontre de loin en loin des groupes de Ja-luo, eux aussi complètement nus, occupés à tresser des cordes d'une grande longueur. Puis ils prennent deux



FIG. 5. — Les nasses sont disposées en ligne, l'ouverture vers le large. Les hommes à gauche tirent sur la seine qui se rapproche peu à peu de l'ouverture des nasses.

de ces cordes et, les plaçant à environ un mètre de distance l'une de l'autre, ils les garnissent de tiges de Papyrus placées verticalement et font ainsi une sorte de haie de clôture serrée qui atteint parfois un kilomètre de long : c'est leur seine. Ce travail dure plusieurs jours ; lorsqu'il est terminé on construit une sorte de radeau également en tiges de Papyrus et un batelier solide le pousse au large à la perche entraînant à sa suite une extrémité de la longue palissade. La corde inférieure a été convenablement lestée et l'appareil se maintient verticalement dans l'eau.

Arrivé à quelques centaines de mètres du rivage, l'homme au radeau décrit un arc de cercle, et enfin, lorsque tout l'engin est

immergé, il ramène à un point de la rive, distant de 50 à 100 mètres de son point de départ, une corde fixée à l'extrémité libre de la seine.

Cet espace compris entre le point d'attache d'une des extrémités de la seine et le point où aboutira tout à l'heure le bout opposé est garni le long de la rive, d'ouvertures vers le large, de grandes nasses analogues à celles dont se servent les femmes, mais beaucoup plus vastes.

Les nasses étant en place, le halage commence. Cinq ou six individus robustes, assis par terre, tirent lentement et d'un mouve-



FIG. 6. — Les nasses sont trainées sur la rive et les femmes, avec leurs pots sur la tête, viennent recueillir les Poissons (1).

ment régulier sur la corde qui peu à peu ramène devant eux l'extrémité libre de la seine, formant ainsi un enclos où le Poisson se trouve prisonnier. En prenant la partie supérieure de la haie et en la repliant sur elle même on retrécit peu à peu l'espace compris entre elle et les nasses. Lorsque cet espace est réduit au minimum, les femmes viennent, comme dans le procédé précédemment décrit, piétiner et forcer tout le Poisson à se réfugier dans les paniers.

(1) Les figures sont des agrandissements de clichés obtenus avec le Vêrascopie Richard.

Ces derniers sont alors tirés à terre et les Poissons sont recueillis dans les pots apportés par les femmes.

C'est la pêche qui procure les grands Poissons et notamment les *Tilapia* de 20 à 30 centimètres de long, seule catégorie jugée digne de figurer sur la table des Européens.

Dans l'île de Lusinga, les plages de sable permettent de se passer des nasses et la seine, traînée jusqu'à la rive, rejette directement sur le sable et par milliers la ravissante petite espèce argentée que M. le Dr PELLEGRIN décrit plus loin sous le nom de *Neobola argentea*.

Pour terminer, je dirai que je n'ai jamais vu les indigènes des rives du Victoria Nyanza rejeter une seule espèce de Poisson, pas même les *Protopterus*, comme non comestible. Les Ja-luo d'ailleurs ne consomment sur place que le menu fretin. Les Acanthoptérygiens d'une certaine taille sont fendus, séchés, et exportés à l'intérieur où ils font l'objet d'actifs échanges commerciaux.

Quant à moi, dans un pays où la viande de boucherie est rare, après avoir fait une large part aux bocaux de collection, je me délectais chaque matin d'une friture d'espèces nouvelles.

---

## II. Systématique

PAR

LE Dr JACQUES PELLEGRIN

Les Poissons rapportés par M. ALLAUD de son dernier voyage (1903-1904) dans l'Afrique orientale et qui viennent d'entrer dans les collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris méritent une étude détaillée. Sans doute, grâce surtout aux récents travaux d'ILGENDORF, PFEFFER, VINCIGUERRA, BOULENGER, la faune ichthyologique de cette région commence à être assez bien connue, néanmoins beaucoup de formes intéressantes peuvent encore être rencontrées et les pêches de M. ALLAUD sont là pour le prouver. La description d'une espèce type d'un genre nouveau, l'*Astatoreochromis Allaudi* du Victoria Nyanza, a pu être intercalée à la fin de la monographie que j'ai consacrée ici-même à la famille des Cichlidés (1); ce

(1) J. PELLEGRIN. Contribution à l'étude anatomique, biologique et taxinomique des Poissons de la famille des Cichlidés. *Mém. Soc. Zool. Fr.*, XVI, 1903, p. 41 à 399, planches IV à VII.

*Nota.* Par suite d'une double mise en page, dans l'Index alphabétique des genres et espèces cités qui figure à la fin du mémoire, p. 386, tous les chiffres de pagination indiqués doivent être augmentés de 36 unités. C'est ainsi par exemple qu'une espèce désignée comme se trouvant à la page 200 est en réalité à la page 236.